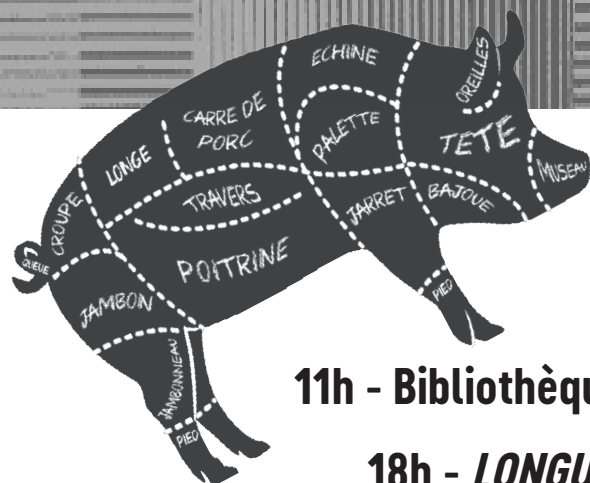




Aujourd'hui :

11h - Bibliothèque centre ville : «Racontez-nous votre Studio»

18h - *LONGUES SONT MES NUITS* de Faustin Keoua Leturmy

à l'issue de la lecture, rencontre avec l'auteur

20h30 - *PIG BOY 1986-2358* de Gwendoline Soublin

à l'issue de la lecture, rencontre avec l'autrice

L'ÉDITO

Noire dans sa robe de velours elle se couche. Silencieuse et profonde elle t'enveloppe. Alors qu'en son sein tout le monde se laisse bercer, les yeux grands ouverts tu restes éveillé. C'est elle, la nuit, qui se couche sur tes rêves. Éveillé, tu regardes le monde s'endormir, les paupières trop légères. Le porte-monnaie à sec, le vide autour de toi, tu murmures au vent des conseils pour celui qui te suivra. La nuit se couche sur tes rêves, ton corps refermé sur lui-même. Dans la profondeur du ciel noir tes yeux s'enfoncent.

Et là commence la nuit.

Et là s'allume la flamme.

Tu fais le point, tu te remémores :

Un cowboy que tu voulais être, adoré de tous, idole et héros moderne, une vie sans pareil. Sur ton cheval, vainqueur, fier, avec une musique épique dans la tête, tu foules tes terres sur un rythme endiablé. Un fucking cowboy, pas un pig boy seul entre quatre murs vides !

Un fucking cowboy, pas un pig boy, perdu seul dans la nuit.

Tout ça à cause d'une soirée, tout ça à cause d'une nuit de plaisir. Le grand écart : 1 nuit, le 7ème ciel, 6 pieds sous terre. Désarmé tu es tombé de ton cheval. Bannis par tes pairs, maudites soient tes terres.

Ce soir, tu ne dors pas, ce soir comme tous les soirs tu réfléchis. Ce soir comme tous les soirs, longues sont tes nuits. Tu te lèves, tu tournes en rond, tu marches comme un fauve dans une cage. Demain c'est le grand jour. Tu cherches dans ton carton une solution, mais cela fait bien longtemps que le carton est vide. Comme le reste, il était plein : trésors, rêves, espoirs. Les yeux ouverts, éclatés, rouges, tu rêves une dernière fois. Tu rêves au jour où tu as rencontré l'amour autant que ta perte, au jour où

tu voulais devenir cowboy. Tu rêves à une fuite, une libération possible.

Tu cries à la lune, tu jures, tu accuses le sort.

Ressais-toi, TU ES UN COWBOY.

1- Longues sont tes nuits : Tu continues à ressasser sans accuser

2- TU ES UN COWBOY

Et là continue la nuit.

Et là s'allume le brasier.

Ton corps chauffe, tu brûles. Sois fort cowboy. Chienne de vie, ce putain de rodéo, tu tiens tant que tu peux mais surtout tu ne te laisses pas désarçonner, c'est toi qui choisis la fin de l'histoire. La longue robe noire de la nuit se relève, le globe aveuglant la chasse. Dans ton carton, toujours rien, même pas le moindre petit médicament périmé. Faut qu'tu te trouves un gun cowboy, un objet auquel te raccrocher. Quelques rayons de soleil passent sous la porte, lueur d'espoir finale. Tu cherches encore, tu tombes sur ton paquet de clopes.

C'est tous les désillusionnés, les rêveurs, les paumés, les pleins d'espoirs, les trop éveillés, ceux qui voudraient être oubliés, les abandonnés, Tous les cowboys que tu vas guider. Pour eux, tu allumes un brasier.

Ça y est, le spectacle peut commencer.

Romain Mourgues



© DR

Longues sont mes nuits de Faustin Keoua Leturmy

«La nuit on dort ;
on oublie.

Le sommeil dépose nos soucis à la consigne pour nous les rendre intacts à l'aube.
La nuit chacun se cache dans son être.

Même si les miennes sont souvent trop longues.»
(Longues sont mes nuits)

Réfléchir sur la condition des femmes, de celles abandonnées, se mettre à leur place pour vivre l'expérience douloureuse d'une mère qui veut faire survivre son enfant. C'est cela qu'a tenté Faustin Keoua-Leturmy avec son texte monologué *Longues sont mes nuits*.

Votre pièce est une fable sociale sur la misère d'une mère célibataire abandonnée par sa famille pour être tombée enceinte hors mariage. Comment vous est venu le besoin de donner la parole à cette femme ? Qu'est-ce qui vous a intéressé dans la parole de cette femme rejetée, mise à l'écart de la société ?

Tout est parti d'un constat. C'est fréquent dans certaines zones d'Afrique, mais aussi dans beaucoup de pays à confession musulmane, que les femmes se retrouvent dans ce genre de situation où la grossesse précoce est vue comme une abomination. C'est donc par l'observation de ces sociétés (observations qui ont été reçues comme un choc et que j'ai voulu interroger) que je me suis demandé ce que ces femmes pouvaient ressentir. Pendant le processus d'écriture en découvrant ce personnage, je me suis rappelé de plusieurs situations de l'enfance où tu pouvais voir ta mère se tracasser pour toi, chercher à te nourrir. Où, tu ne savais pas comment elle procédait et où tout ce qui t'intéressait était le résultat. Je me suis demandé ce qu'il pouvait se passer quand ma soeur ou moi étions malades et que ma mère n'avait rien, ce qu'il pouvait se passer dans sa tête. Et je me suis donc retrouvé dans la pièce. Et d'autant plus, qu'à un certain moment de ma vie, j'ai vécu seul avec ma mère : je me suis dit qu'elle aussi avait dû vivre de longues nuits.

De la même façon dans *Passe pas l'homme* (2013), vous évoquez la misère à laquelle est confronté un émigrant clandestin cherchant à rejoindre l'Espagne. Y a-t-il pour vous un devoir à parler de la société et de la misère qui vous entourent ?

Oui car, la société est tout ce qui nous appartient. Nous vivons dans cette société comme le poisson vit dans l'eau, une fois que vous chauffez l'eau, il n'est plus tranquille. Donc ce qui est autour de moi, est ce dont je parle. Aussi bien, dans *Longues sont mes nuits* que dans *Passe pas l'homme* (bien que ce ne soit pas au même endroit), on voit une certaine difficulté à mener sa vie. Le problème de survie est capital, ça détruit des vocations, ça freine l'évolution et ça empêche les gens de vivre tranquilles. Rien que d'en parler permet aux gens de comprendre. Lorsque vous lisez *Longues sont mes nuits* ou même *Passe pas l'homme*, ce sont des situations que vous ne vivrez certainement pas, que vous ne rencontrerez certainement pas, mais que vous connaissez déjà, dont vous avez conscience, vous pouvez en parler. Si vous avez la possibilité d'agir vous pourrez car vous connaîtrez déjà la situation réelle. Par le théâtre on trace une vie, un parcours, ça vous permet à vous qui ne vivez pas ce parcours là, d'avoir une idée nette de celui-ci, c'est comme si vous y étiez. C'est ça le but de mon action.

Confrontée à une misère extrême où elle n'est plus maîtresse de sa situation, l'attachement aux objets semble être la seule

chose qui rattache l'héroïne au monde qui l'entoure, comme si ces quelques objets entassés dans le "carton pharmacie" étaient les seules choses tangibles de son univers. Quelle place prennent les objets dans votre processus d'écriture ?

Tout ce qui se rattache à l'existence a une place dans l'écriture. Retracer une vie, c'est d'abord comprendre ce qui sous-tend cette vie-là. Dans son cas, le carton est important, il a servi à autre chose, avant c'était un fourre-tout, une valise. Aujourd'hui elle en a fait autre chose, un carton à pharmacie. Celui-ci est devenu l'âme de la maison, il lui permet de faire face à de nombreuses difficultés. 80% des femmes qui sont dans la même situation ont un carton à pharmacie. Pour elle, le carton à pharmacie est comme un dernier rempart à qui s'adresser. En effet, la misère de cette femme est telle qu'elle souhaite trouver un comprimé dans ce carton, même périmé, peut-être que ça aurait aidé. Même dans le désespoir, cette mère cherche des solutions et les objets qui l'entourent sont autant de points d'attache possibles.

Après que la mère ait déroulée une parole de plus en plus angoissée, la pièce se conclut par une note d'espoir. Même si cette ouverture est ambiguë, l'argent obtenu ne réglant pas véritablement les problèmes auxquels la mère doit faire face. Y avait-il une nécessité pour vous, de ne pas laisser vos personnages dans la détresse ?

D'un côté, si l'argent ne va pas régler tous les problèmes de la mère, il va permettre de la soulager, de régler des détails. D'un autre côté, cette situation parle de la relation difficile entre la mère et son fils. La mère ne souhaite pas voir son fils qui est devenu mendiant. Il sait que la situation est critique à la maison alors il va tout essayer pour lui glisser de l'argent car il ne l'a pas oubliée. Il sait qu'un euro ça compte. L'amour de cet enfant qui se bat à sa manière pour aider sa mère et son petit-frère vient troubler la mère. Elle a oublié que son père a fait la même chose avec elle : la jeter à la rue parce qu'elle est tombée enceinte. C'est un cycle, certaines choses nous rattrapent dans la vie. On doit faire attention pour que l'histoire ne se répète pas. C'est un moyen pour le fils d'échapper à la souffrance qu'il aurait vécu en restant avec sa mère et son frère. Ce n'est pas nécessairement la meilleure démarche mais c'est la sienne. On ne sait pas si la mère va accepter l'argent et c'est ici que se trouve le nœud de cette histoire. A chacun de voir dans cette situation ce que la mère va/doit faire. Est-ce qu'elle va refuser comme elle l'a fait jusqu'à maintenant ? Refuser l'argent, c'est aussi accepter de voir son fils mourir. Moi-même je ne sais pas ce qu'elle va faire... Mais je souhaite qu'elle accepte. J'avais envie de terminer avec une note d'espoir, réconcilier la mère avec le fils, qu'elle se rende compte qu'il pense à elle.

Il nous semble que l'héroïne n'existe que par sa prise de parole dans la pièce, que c'est par la parole qu'elle laisse une trace sur le monde, qu'elle réussit à se faire voir d'une société qui la renie. Qu'est-ce que ce flux de parole incessant raconte de votre personnage ?

Quelque part, dans les explications que j'ai données par rapport au texte, j'ai parlé du masque. Ce genre de personne ne parle pas souvent. Ces femmes ne crient pas, elles font tout pour cacher qu'elles ont des problèmes. Donner la parole à cette femme c'est toucher, délier la langue de toutes celles qui se renferment. Si le titre est "Longues sont mes nuits", pourtant, l'héroïne ne parle que pendant une seule nuit. Cela nous permet de comprendre la réalité de cette femme qui s'enferme dans sa maison mais dont nous ne savons pas exactement ce qu'elle vit. Par le titre elle nous dit que ça n'a pas commencé aujourd'hui. C'est sa vie, elle dit dans le texte : "mes nuits sont souvent trop longues." Elle se demande quand ça va s'arrêter, c'est vrai qu'elle est "habituée" à ça mais elle veut s'en sortir.

REGARD DE LA DIRECTRICE DE LECTURE, SYLVIE JOBERT :

Comment avez-vous abordé le passage à la lecture ?

Pour *Longues sont mes nuits*, la question de l'adresse émerge. C'est-à-dire qu'il faut déterminer les différents niveaux d'adresses : elle parle à son enfant, elle insulte la terre entière, elle s'adresse aux moustiques mais aussi à elle-même. Quand on joue/lit un monologue, le risque est d'être pris dans un long tunnel — de ne pas varier l'adresse justement. Le but est de montrer quelque chose de vivant, montrer que la parole suit le mouvement de la pensée. Il y aussi l'idée de représenter une progression (la pièce a lieu durant toute une nuit) l'angoisse du personnage commence à monter.

Propos recueillis par Léo Bourgeon et Alice Palmieri

Interviews

PIG BOY 1986-2358 **de Gwendoline Soublin**

«Ruiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii.» (*Pig Boy*)

Autrice, comédienne, scénariste, travaillant avec des marionnettistes ou sur des maquettes d'opéras, approchant l'art thérapie et étant allée dans des écoles andalouses, Gwendoline Soublin a un parcours atypique. Forcément, son oeuvre l'est aussi : *Pig Boy 1986-2358* est un triptyque traitant de l'élevage industriel intensif. Comme tout bon triptyque, il est composé de trois parties : un texte central et choral encadré de deux textes monologués donnant à entendre un éleveur porcin et une truie.

***Pig Boy 1986-2358* vient d'une commande faite par la Sala Beckett sur le thème «Where has the power gone?». Comment avez-vous fait le lien entre cette thématique et la relation êtres humains et animaux, humains et cochons ?**

Pour être tout à fait exacte, la première partie (seulement) de *Pig Boy 1986-2358* a été initiée par une commande de la Sala Beckett. Il s'agissait alors d'écrire un texte court. J'avais en tête depuis quelques temps de travailler sur le monde agricole et cette question qui m'était posée «Where has the power gone?» a tout de suite rencontré un écho fort chez moi en relation avec cette thématique du pouvoir. Le système agricole français et européen soumet nombre d'exploitant-e-s agricoles à une cadence infernale, sous le joug d'une PAC (*Ndlr: PAC: Politique Agricole Commune*) souvent injuste et de taux sur les produits agricoles en perpétuelle variation. Comment alors survivre ? Aujourd'hui un-e agriculteur-trice français-e se suicide tous les deux jours. Et beaucoup ne survivent que grâce à la maigrichonne aide du RSA alors qu'ils-elles travaillent extrêmement dur. C'est d'abord de la condition de ces agriculteur-trice-s modernes que j'ai voulu parler : de leur lutte pour survivre et exercer leur profession avec dignité. Et comme bien souvent les systèmes d'oppression se rencontrent, l'agriculture industrielle m'a très rapidement désigné d'autres victimes de ce capitalisme effréné : les animaux d'élevage. Maltraités, exploités, trop souvent niés par l'industrie qui les veut viande avant toute chose, les vaches, cochons, mou-

RIEN À VOIR

Pour cette rubrique, comme son nom l'indique, nous avons posé aux auteurs et autrice des questions qui n'ont rien à voir avec leurs textes.

Pourquoi ?

Parce qu'il faut qu'on existe.

Un regard marquant ?

Il n'y en a pas qu'un. Tout ce qui nous entoure nous interpelle.

Un mot ?

Résister.

Quelle question poseriez-vous à la diversité ?

Pourquoi faisons-nous tout ça ?

tons et autres bêtes de ferme, souffrent elles-aussi. C'est donc de ces sans-pouvoirs, bêtes et hommes-femmes réunis, dont j'ai voulu raconter l'histoire. Eux-elles pour lesquelles toute liberté et toute dignité semble s'être éteinte à la faveur d'une course à la productivité écrasante et meurtrière, dans un système qu'ils-elles n'ont pas choisi.

«Une chirurgie esthétique» Sylvie Jobert, lectrice

Au travers du suicide du paysan breton et de la pensée de la truie, *Pig Boy 1986-2358* présente une mort physique et idéologique de l'humain. Pensez-vous que le transhumanisme puisse conduire à cette mort ?

Davantage qu'une mort, je dirais qu'il s'agit d'une transformation. Du côté des hommes comme des cochons. Du côté des êtres vivants en somme — puisque nous sommes en définitive tous des animaux. Le transhumanisme autant que les nouvelles technologies, comme avant l'industrialisation et bien des avancées scientifiques, modifient et continueront à modifier les êtres vivants. Nous ne sommes pas des êtres naturels, mais bien des êtres en perpétuelle transformation — plus ou moins choisie. Le transhumanisme ne fait qu'accélérer cette mutation en proposant d'aller toujours plus loin dans l'hybridation des corps afin de créer un homme puissant, qui ne meurt plus et se débarrasse de la souffrance. Une sorte de Dieu en

définitive, « augmenté » car n'ayant plus à se soucier des contingences biologiques de son corps et de sa propre finitude. Cela ne me donne pas envie. J'y vois même un grand danger. J'ai en effet peine à croire qu'un être humain augmenté soit un être sensible meilleur.

La deuxième séquence prend la forme d'un procès fait en direct sur une multitude de réseaux, mené par les «translivers», donc n'importe quel spectateur. Avez-vous écrit en pensant ces formes pour le plateau ? Écrire du théâtre numérique implique-t-il de repenser l'écriture ?

J'ai évidemment pensé au plateau en écrivant cette partie. Cependant je me désolidarise du terme de « théâtre numérique » que vous employez. Il ne s'agit pas dans *Pig Boy 1986-2358* de proposer une partition pour les écrans, les nouvelles technologies, mais bien de s'amuser avec les codes du numérique et des médias différemment. J'ai écrit cette partie de façon très graphique (colonnes simultanées, polices variées, texte énorme puis petit...) pour inciter à un grand ludisme formel. Pour l'avoir éprouvé lors de plusieurs mises en espaces du texte, je ne pense pas qu'utiliser des technologies et des projections soit la meilleure chose à faire pour mettre en scène cette deuxième partie. Ce ne serait en tout cas pas là où va ma préférence. J'ai constaté, au contraire, que de vieux bouts de carton et un marqueur désuet sont beaucoup plus judicieux pour mettre en scène ce procès « en translive » car ils mettent paradoxalement à jour l'extrême théâtralité et folie de ce monde virtuel. Le reproduire à l'identique avec des écrans, à quoi bon ? Nous connaissons toutes ces tourbillons numériques dans notre quotidien. Les faire entendre différemment en pratiquant un artisanat modeste et presque désuet ? Oui. Je crois que ce décalage nous renseigne mieux sur notre rapport aux écrans, aux commentaires, au « live » – et l'humour peut alors être au rendez-vous à la faveur d'un théâtre de bric et de broc, plus profond qu'un écran glacé, et qui a de franches allures de café du commerce.

«Comme dans Black Mirror : un univers pas si éloigné du nôtre qu'on le croit» Marie Champion, lectrice

Dans Pig Boy, le spectateur/lecteur est souvent confronté à un choix. Pourtant, lorsque le spectateur est libre de choisir, toutes les solutions mènent aux mêmes résolutions. Quels effets cherchez-vous à créer sur le spectateur ? Tous nos choix sont-ils illusoires ?

Pig Boy 1986-2358 interroge les systèmes dans lesquels nous sommes pris-e-s. Les « bourreaux » et les « victimes » des différents tableaux ont peu de marge de manœuvre pour faire changer les règles/codes des mondes qu'ils créent/dont ils sont issu-e-s. Cependant je crois que le tableau 1 et le tableau 3 proposent des échappées aux personnages : le cow-boy défait les huissiers et meurt de façon superbe, la truie s'échappe dans la forêt et rêve à un futur onirique et unificateur. Seule la partie 2 est vraiment tragique. Le cochon Pig Boy n'a aucun pouvoir ni d'action ni de parole. Il est saisi au cœur d'un procès qui l'a déclaré coupable, et rien ne pourra empêcher la grande messe du divertissement et du « tout live » de le condamner avec cruauté. Pig Boy est un coupable idéal, une « bête noire » qui sert des intérêts qui le dépassent. Notre société en produit souvent. Et de grandes puissances sont aux manœuvres. Alors nos choix, oui,

deviennent forcément des non-choix. Peut-être suis-je fataliste, pessimiste, mais je ne crois pas pour cette partie au happy end. Le vote « démocratique » du translive est d'abord une manipulation d'opinion.

Cette pièce traite de l'industrialisation massive due au système capitaliste : mort de la classe paysanne au profit des industries, «Show TV». Pour vous, quel rôle peut tenir le théâtre dans la remise en question de ce système ?

Spontanément je dirais aucun. Mais j'ai cependant la conviction que cela peut impacter, à petite échelle peut-être, certaines représentations que nous avons du monde, et ouvrir nos neurones et nos sens, pour aller doucement mais sûrement vers l'empathie et la colère. Récemment, une jeune comédienne qui avait joué dans une mise en espace du texte m'a raconté que ses parents étaient venus voir la représentation de *Pig Boy 1986-2356*, et que le lendemain ils étaient invités à dîner chez des amis. Ce soir-là chez les amis, c'était un apéritif avec, principalement, de la charcuterie. Les parents de cette jeune comédienne n'ont alors pas pu manger un seul bout de jambon, car ils avaient encore trop en tête le cochon Pig Boy ! Cette petite histoire me plaît beaucoup car elle nous raconte là une chose précieuse : ces spectateur-trice-s ont entendu/vu le texte et quelque chose en eux s'est déplacé. Alors même si cela était sans doute temporaire (je ne suis pas certaine qu'ils continuent à penser à Pig Boy quand ils ouvrent un paquet de salami !), je ne peux pas m'empêcher d'en être réjouie. Il s'agit de semer des petites graines et attendre de voir comment cela poussera demain.

RIEN À VOIR

Pourquoi ?

Si je le savais, je n'écrirais pas.

Un regard marquant ?

Celui de mon grand-père qui regarde ses champs.

Un mot ?

Réconfort. C'est joli ça, non, le réconfort ?

Quelle question poseriez-vous à la diversité ?

Que puis-je faire pour t'aider ?

REGARD DU DIRECTEUR DE LECTURE, FLORENT BARRET-BOISBERTRAND:

Comment avez-vous abordé le passage à la lecture?

Pig Boy 1986-2358 est un triptyque, c'est à dire qu'il comporte trois pièces qui vont ensemble mais qui ne sont pas une trilogie, qui ne sont pas des suites. Ce sont trois pièces aux formes très différentes. Le premier et le deuxième texte sont des monologues, des prises de parole plus directes et plus franches que la deuxième partie. Ce sont des lignes droites avec un point de départ et un point d'arrivée. Pour l'instant, nous avons surtout abordé la deuxième partie qui est très complexe parce qu'elle est écrite comme un long texte choral. La principale difficulté a été de savoir comment partager ce texte. S'y ajoute le fait que cette deuxième partie propose / induit un dispositif de mise en scène qu'on ne peut réaliser puisque que nous sommes dans le cadre d'une mise en lecture. On essaye de tenir le cap, de donner à entendre le texte sans donner de réponses scéniques, il s'agit d'être le plus neutre possible et de présenter ce texte sans proposer de solutions.

Propos recueillis par Romain Mourgues et Guillaume Tourdias



Mirages

MÈRE, JE NE T'ENTENDS PAS CRIER

Mère,
Demain je te fête, ce soir je te célèbre !
Toi reine du jour et de mes nuits
Toi qui veilles à chaque instant la maladie terrible qui enfievre
mon corps
Toi qui guettes extermines ces assaillants mortels qui hantent la
moiteur
Ces combattants du soir qui empoisonnent mon sang

Mère,
Mon corps enfiévré incendie le matelas
Mon corps tremble et s'agite toute la nuit durant
Et tu restes impassible à mon chevet
Armée de ta seule rage et de ta solitude

Mère,
Les nuits sont longues pour qui s'inquiète sans cesse
Les nuits sont longues pour qui ne peut dormir
Et tu les endures toutes
Et tu ne te plains pas
Et je ne le vois pas

Mère,
Ce matin encore tu as trouvé le moyen de résoudre le malheur
Tu m'as permis de survivre encore quelques heures
Tu as donné ton sang ton temps ta vie pour ces quelques instants
Et tu n'as pas dit mot
Et tu n'as pas crié
Et je l'entends pas

Alice Palmieri

ZOO FUMANT

Ce matin le soleil
Pète un cul de ciel bleu
Sur le monde fumeux
La cuvette s'éveille

Mais dans quelle cage
Croupira mon pelage ?
Derrière quels barreaux
Se tariront mes os ?

Quand le soleil tousse
Quelques éclaircies
Dans un ciel vert de gris
Au zoo tous s'émerveillent
C'est une belle journée
Sur cuvette cité

Dites-moi quel enclos
Sera mon tombeau ?
Mais quelle volière
Sera mon cimetière ?

Suis-je un albatros ?
Jamais ailes élevées
Dans sa cage si serrée

Suis-je un rhinocéros ?
Qui se corne les méninges
Dans une vie sans histoires

Suis-je un épaulard ?
Contraint de faire le singe
Dans sa petite baignoire

Suis-je un jaguar ?
Tout le temps à tourner
Dans cette p'tite jungle
De 15 mètres carrés

Jamais ne le saurais
Car je ne connais
Que la nature humaine
Perdu en jungle urbaine

Un matin s'est levé
Au zoo de Broadway
les trompes d'éléphants
Partagent cigares fumés
D'employé ranplanplan
En pleine pause café

Mais dans quelle cage
Se terrera mon héritage ?
Derrière quels barreaux
Se tairont mes marmots ?

A l'aube industrielle
D'humanité nouvelle
Un matin s'est levé
Pour nourrir les cowboys
Zoos géants érigés
Remplis de pig boys

Interview

PIG BOY

Rencontre exceptionnelle ce samedi 26 Mai, nous retrouvons Pig boy dans sa chambre d'hôtel autour d'un seau d'avoine et d'un seau d'eau. Interview exclusive pour *Regard'Ailleurs* !

Chose assez rare (désolé d'aborder cela si frontalement), vous êtes un cochon. À quoi ressemble la vie d'un comédien porcin ?
Ruuiiiiii-ruuiiiiii.

Trié sur le volet parmi la crème de la crème porcine, comment avez-vous été recruté pour cette pièce ?
Ruuiiiiii.

Plus largement, qu'est-ce qu'être un cochon à notre époque ?
Ruuiiiiii. Ruuiiiiii.

Balance ton porc ?
Ruuiiiiii.

Pourquoi ?
Ruuiii.

propos recueillis par Guillaume Tourdias

Directeur de publication : **Bernard Garnier**
Rédactrice en chef : **Alice Palmieri**
Assistée de **Anthony Herr**
Comité de rédaction : **Léo Bourgeon, Romain Mourgues, Léa Saget, Théo Stival, Guillaume Tourdias**
Merci à Romain Nicolas, Léa Mosnier et Yolaine Denise

Théo Stival

Flashback

HIER, JOUR 3 DU FESTIVAL :

Première année, deuxième année, troisième année, quatrième ...

Ah non, pardon, pas encore. Raté. On aurait pu y croire... Quoique. Troisième année au Festival Regards croisés, eh beh il y a presque une sensation de faire parti des vieilles pierres. Bien-tôt un monument ! À quand l'interview, je vous le demande?! Et laissez-moi vous dire que cette année la Team Gazette est au taquet !

Un petit saucisson, deux petits saucissons, trois petits saucis...

J'arrive tôt à la MC2: pour les apéros de Marine Bachelot Nguyen à 19h. A - PÉ - RO. Laissez-moi vous dire que l'apéro ça me connaît ! Quand tes parents sont vendéens et que tu as vécu une partie de ta vie en Savoie, je peux vous dire que la bibine tu l'as dans le sang. Sans avoir bu et vu trouble, je peux aussi vous dire que Marine est partout, partout au festival. Elle nous présente sa dernière pièce *Circulations Capitales* qui questionnent 4 grands C : Christianisme, Colonialisme, Communisme, Capitalisme. Et non pas : Chips, Cocktails, Costumes et Cucurbitacés qui sont les ingrédients d'une soirée déjantée. Il faudrait pas se tromper.

Discuter plan de carrière

Sur le chemin pour aller au théâtre, tu passes Romain Nicolas à la question. C'est quoi être écrivain ? Et c'est déjà l'heure ! J'entends une foule en liesse lorsque je rentre dans la salle : on attend Bernard, l'homme, la bête, le super boss. Ce soir on lit *Islande* de Lluïsa Cunillé.

Quand ton corps, c'est les chutes du Niagara.

Alors je pars en voyage, un avion d'Islande à NYC. Mais c'est le chaud plutôt que le froid qui me submerge et me poursuit. Je dégouline comme un glacier. Je pique du nez, je pose la tête sur l'épaule de l'être cher et c'est reparti.

Déclarer sa flamme

La douce voix d'Aurélié Coulon nous berce pour la rencontre avec le traducteur Laurent Gallardo. Il nous parle de Lluïsa Cunillé, Lluïsa la mystérieuse. Après la rencontre, tu te précipites au resto, tu remplies ton bide, parce qu'il faut le dire depuis le début on nous engraisse. Tu marches et prends le tram jusque chez toi en réfléchissant aux avantages nombreux de la téléportation. Finalement je suis arrivé, il est là, prêt à m'accueillir, plus confortable que jamais, mon lit.

Léo Bourgeon



SAMEDI MATIN, «RACONTEZ-NOUS VOTRE STUDIO» :

Du mercredi 23 au vendredi 25 Mai, dix élèves des lycées Pierre du terrail de Pontcharra et Edouard Herriot de Voiron ont participé à un studio mené par Marine Bachelot Nguyen à la MC2. Le samedi 26 Mai, à la Bibliothèque Centre Ville, ces onzes personnes sont revenues sur cette expérience en compagnie de Marie-José Sirach, journaliste de *L'Humanité*.

Alors ce studio, de quoi a-t-il été fait? Marine Bachelot Nguyen étant autrice, les lycéen-ne-s ont abordés quatre de ses textes : *Le Fils*, *Tabaski*, *Histoires de femmes et de lessives*, *Les ombres et les lèvres*. Ces textes, ils les ont lu, trituré, joué, discuté. Ils se sont emparés d'eux. Les sujets de ces pièces sont lourds, on y parle de migrants, d'homoséxualité, de religion, de la maltraitance envers les femmes et parfois du mélanges de tout ça. Des thématiques trop compliquées à aborder pour des lycéen-ne-s ? Et bien non, car bien que ce soit des sujets durs et violents, les dix lycéen-ne-s en face de nous lors de la restitution du studio sont parfaitement lucides sur les enjeux qu'ils viennent d'aborder, sur l'importance d'en parler, de les travailler dans le texte, le corps et au plateau et de leur réalité dans le monde qui nous entoure. Les tabous ont pu exploser pour laisser sortir la parole et le débat.

En plus de ce projet de réflexion sur le monde par le texte dramatique contemporain, c'est ce dernier que les dix ont pu toucher. Une matière qui leur a permis de voir un autre théâtre qui use une langue et qui traite de sujets bien différents de ceux étudiés habituellement au lycée.

La chose est dite, l'importance du théâtre est trouvée, il faut penser le monde à venir ensemble, origines géographiques, milieux sociaux et âges confondus.

L'ensemble de la rencontre sera disponible en vidéo sur le site theatre-contemporain.net.

Guillaume Tourdias

VISION SUR DEMAIN

12h30 : Restaurant l'Atypik / Repas avec les acteurs
[sur réservation]

16h : Lecture en scène de *SWEETIE*
de Philippe Malone

18h : Lecture en scène de *RÉGNER SUR LES CENDRES*
de Romain Nicolas

A l'issue des lectures, rencontre avec les auteurs

